

## NOTICE BIOGRAPHIQUE



JEAN WERTH  
(1855-1928)

C'est, du point de vue scientifique comme du point de vue industriel, une grande, une très grande figure de la métallurgie française qui vient de disparaître.

Dans l'histoire de la physico-chimie du fer, son nom, connu du monde entier, restera indissolublement lié à celui d'Osmond.

Dans l'histoire de l'évolution de la sidérurgie, sa mémoire demeurera tout particulièrement attachée à la Société des Hauts-Fourneaux, Forges et Acieries de Denain et d'Anzin.

Né à Châlon-sur-Saône, en 1856, Jean Werth entra à l'École Centrale des Arts et Manufactures en novembre 1876, après une brillante préparation au lycée Saint-Louis.

De suite, il s'affirma à la tête de sa promotion brillant mathématicien, excellent expérimentateur; il montra dès sa seconde année d'études une tendance très accusée vers la métallurgie. Puis il reçut le magnifique enseignement d'un Maître dont le nom est très cher à de nombreuses promotions d'ingénieurs, de Jordan, ce professeur à la parole si claire, cet éminent métallurgiste qui partagea sa vie entre les usines de Denain et l'École Centrale. Il eut d'ailleurs un 20 à l'examen général de cette matière. Et l'on peut bien dire que toute sa carrière, toute sa vie scientifique et technique fut remplie du haut enseignement qu'il reçut ainsi. Le Maître suivit d'ailleurs pas à pas la carrière de son élève et il devait, dix-sept ans après sa sortie de l'École, lui confier la direction des usines qu'il administrait.

En 1879, il débute aux usines du Creusot; il y demeura douze années. Il y rencontra l'un de ses anciens, Floris Osmond. Alors s'établit entre ces deux jeunes ingénieurs la collaboration la plus intime, qui devait conduire à l'œuvre scientifique la plus élevée, la plus féconde.

En 1868, Tschernoff établit qu'un acier, pour

prendre la trempe, doit être chauffé au-dessus d'une certaine température; en 1880, Howe montre que le carbone n'est pas sous le même état dans le même acier trempé et recuit.

Mais tout n'était encore qu'imprécision et confusion. C'est alors qu'Osmond et Werth publièrent leurs premiers travaux. Après avoir défini l'état du carbone dans les aciers recuits et trempés et dans les fontes, ils s'attaquèrent au problème si complexe de la constitution des produits sidérurgiques. Ils publièrent, en 1885, dans les *Annales des Mines*, le fameux mémoire, devenu bientôt classique: « La Théorie cellulaire de l'acier. » Ainsi était créée la métallographie microscopique. Poussant plus loin leurs investigations, s'aidant de l'analyse thermique dont ils jetaient les bases, ils étaient conduits à la grande découverte de formes allotropiques du fer.

Lorsqu'on considère actuellement le chemin parcouru en ces quarante dernières années, alors que la trempe se généralise pour atteindre les alliages de cuivre, ceux d'aluminium, ceux d'étain, etc., on est en droit de se demander si nombreuses ont été les recherches qui eurent d'aussi importantes conséquences que celles de ces deux jeunes savants: Osmond et Werth.

Et d'ailleurs, imprégnés déjà de la nécessité de cette union de la science et de l'industrie à laquelle ils ont tant travaillé, tous deux voulurent de suite appliquer les grands principes découlant de leurs travaux. Werth, tout particulièrement, s'attaqua à ce grave problème de la lutte épique de l'obus et de la plaque de blindage. Ainsi furent créés les premiers aciers à base de nickel qui portèrent notre renom industriel jusque sur le champ de tir américain d'Annapolis. Et l'on peut affirmer que naquirent ainsi les premiers aciers qui devaient permettre le développement de l'automobile et de l'aviation.

Werth quitta le Creusot pour prendre la direction des usines de Fourchambault et d'Imphy.

C'est là que Jordan vint le chercher, en 1896, pour lui confier la direction des usines de Denain.

Aux obsèques si imposantes qui eurent lieu à Denain le 4 mai 1928, au milieu d'une foule pieusement recueillie, M. Naud, président du Conseil de la Société de Denain et d'Anzin, résuma le rôle capital joué par Jean Werth et le développement remarquable remarquable sous son impulsion, lequel aboutit à une production quadruplée.

Mais survint la grande guerre :

« La marche des usines fut entièrement arrêtée le 2 septembre 1914, note M. Naud. La mobilisation avait d'ailleurs appelé aux frontières presque tous nos ingénieurs et nos ouvriers. Néanmoins, les Allemands voulurent exiger du directeur la reprise du travail à leur profit. Sans se soucier des conséquences que son geste pouvait avoir pour lui, M. Werth opposa à cette demande un refus catégorique. Dès lors son calvaire commença : on réquisitionne successivement les matières premières, les approvisionnements, les produits en cours d'élaboration, le matériel électrique, tout ce qui est bronze ou cuivre, des machines entières que les ingénieurs allemands viennent choisir. En mars 1916, ce sont les wagons et les locomotives, les lingotières et bientôt les cylindres de laminaires ; on démonte et on expédie en Allemagne la grosse tôlerie qui n'avait jamais servi et les 2.500 mq de halles qui l'abritaient. Enfin, dans les derniers jours de 1917, après une visite minutieuse d'officiers ennemis, l'anéantissement des usines est décidé et entrepris : tout fut impitoyablement brisé, réduit à l'état de mitraille et enlevé, les fondations mêmes furent bouleversées ; le travail de destruction fut poursuivi avec acharnement au moyen d'un millier de prisonniers civils et militaires : il était presque achevé en octobre 1918, au moment de l'avance libératrice des troupes alliées. Alors les Allemands évacuèrent en hâte les dépôts de vivres et de munitions et mirent le feu à d'immenses amas de bois qui brûlèrent durant deux jours et trois nuits.

« Le cœur serré, M. Werth assiste à cette destruction perverse de son œuvre chérie, mais cette lente agonie ne fut pas sa seule douleur. Il avait payé de sa liberté son refus de servir l'ennemi, ses calmes et perpétuelles protestations, sa persistance à exiger des ordres de réquisition écrits ; pendant six mois, il fut interné à Holzminden, et, quand il revint, sachant la dureté du régime des prisonniers, ce fut pour voir ses deux filles déportées en Allemagne, qui y souffrirent à leur tour et

ruinèrent leur santé. Lui, cependant, ne faiblissait point ; atteint dans son amour paternel, inquiet de l'avenir de son usine et de sa patrie, il élevait son cœur et contribuait de tout son pouvoir au soulagement matériel et au réconfort moral de la population. »

Et M. Naud rappelle la noble citation qui accompagna sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur, le 19 septembre 1920 :

« Werth (Jean-Thomas), directeur des usines de la Société des Hauts Fourneaux, Forges et Acieries de Denain et d'Anzin, chevalier du 1<sup>er</sup> juin 1896, organisateur de premier ordre, en temps de paix, avait apporté des améliorations considérables dans le fonctionnement des usines de Denain et d'Anzin ; a fait preuve, pendant l'occupation allemande, du plus grand dévouement et d'une énergie remarquable, refusant de faire fonctionner ses usines, qui furent détruites par l'ennemi ; a ramené le courage de la population par sa confiance constante dans la victoire finale. »

« La guerre terminée, M. Werth donna à peine quelques semaines au rétablissement de sa santé ébranlée par des privations inouïes et des émotions affreuses ; puis, reprenant contact avec le monde industriel, il se consacra entièrement à deux tâches écrasantes : la reconstruction des usines et l'établissement du dossier des dommages subis par cette Société.

« Les travaux étaient si importants et si compliqués qu'ils durèrent plus de dix ans. Jean Werth put ainsi assister à la renaissance de ses chères usines. Il fit dans ces usines œuvre de grand ingénieur. Il fit aussi, et de la façon la plus constante et la plus discrète, œuvre d'homme de bien. A la tête de toutes les grandes œuvres sociales de sa Société, conseiller intime de tous ses collaborateurs, il était l'une des figures les plus belles, les plus pures du grand « patronat » français.

« La Providence, ajoutait M. Naud, la Providence, qui l'avait si rudement frappé de toutes façons, lui a fait la grâce inappréciable de mourir en pleine possession de ses forces intellectuelles et physiques ; il est tombé, son œuvre parachevée, comme un général vainqueur sur la brèche conquise. Son souvenir durera ici-bas tant que battra le cœur d'un des siens, d'un de ses amis, d'un de ses collaborateurs, d'un de ses ouvriers ; sa mémoire restera attachée à sa dernière création, à cet ensemble grandiose qui met le sceau à sa réputation. »

Oui, vraiment, c'est l'une des plus grandes figures de la métallurgie française qui vient de disparaître.

Léon GUILLET.